

Citation style

Gaboriau, Patrick: review of: André Gueslin, *D'ailleurs et de nulle part. Mendiants vagabonds, clochards, SDF en France depuis le Moyen Âge*, Paris: Fayard, 2013, in: *Annales*, 2014, 2 - Espaces et pouvoirs, p. 588-590, DOI: 10.15463/rec.439179457, downloaded from recensio.net

First published:

<http://www.cairn.info/revue-Annales-2014-2-page-505.htm>



**Annales**

*Histoire, Sciences Sociales*

copyright

This article may be downloaded and/or used within the private copying exemption. Any further use without permission of the rights owner shall be subject to legal licences (§§ 44a-63a UrhG / German Copyright Act).

l'Europe au péril de leur vie. Phénomène dramatique sur lequel les médias braquent à juste titre leurs projecteurs. Or l'effectif cumulé des migrants subsahariens qui débarquent chaque année aux Canaries ou à Lampedusa équivaut au nombre de visas accordés par l'Union européenne aux seuls Roumains (autour de 40 000), alors que les seize pays d'Afrique de l'Ouest réunissent autant d'habitants que les États-Unis. La perception européenne du phénomène est donc biaisée : si limitée que soit l'immigration venue d'Afrique noire, elle est déjà « de trop ». Pourquoi ne bénéficie-t-elle pas de visas qui tiennent compte des formations, des connaissances linguistiques, des projets et des motivations ?

Le problème se retrouve dans d'autres régions du monde. Le Canada recrute ses migrants *via* un « système à points » qui privilégie les diplômés du supérieur et la maîtrise de l'anglais ou du français. Il tend ainsi à exclure la migration hispanique, sans craindre pour autant un afflux de clandestins, puisque le grand voisin américain s'occupe de les intégrer. Le pays le plus sélectif profite ainsi de l'impossibilité pratique où se trouve son voisin d'effectuer une sélection équivalente. C'est une situation typique de « passager clandestin » (*free rider*). Qu'il s'agisse d'ouvrir totalement les frontières aux flux migratoires ou de les réguler avec souplesse, la difficulté est de coordonner l'action de tous les pays, un frein majeur dûment signalé dans l'introduction de l'ouvrage. Aucun pays ne voudra se lancer seul dans la grande expérience du scénario sans frontières, de peur d'attirer à lui les flux du monde entier. À ce compte, il y a peu de chances que cette expérience de pensée prenne corps dans le monde réel.

FRANÇOIS HÉRAN

### **André Gueslin**

*D'ailleurs et de nulle part.*

*Mendiants vagabonds, clochards,*

*SDF en France depuis le Moyen Âge*

Paris, Fayard, 2013, 536 p.

dians vagabonds, clochards, SDF en France. Il s'agit d'une approche ambitieuse puisqu'elle concerne une vaste période, depuis le Moyen Âge jusqu'à nos jours. Le plan du livre, d'abord chronologique, se concentre ensuite sur l'étude des représentations et s'interroge sur le mode de vie des personnes étudiées pour savoir s'il constitue une culture. Les dénominations, tels mendiants, trimardeurs, clochards, SDF..., ne sont en effet pas des catégories stables. À certaines époques, les bandes d'enfants voyageurs, les groupes de Bohémiens, les vendeurs de lacets, les infirmes sans moyens de subsistance, les demandeurs d'aumône, les prostituées, voire les anarchistes, sont assimilés aux mendiants vagabonds. Il s'agit de modes de perception qu'une époque organise et impose à travers des appareils institutionnels de types religieux, juridique, policier, scientifique. Le livre porte donc sur l'évolution des représentations et des pratiques de ces populations marginalisées, à la recherche de subsistance, du mendiant du Moyen Âge au contemporain sans logis.

Les classes dangereuses sont-elles avant tout des classes nomades, en mouvement, difficiles à maîtriser ? À la fin du Moyen Âge, « la répression est en route » (p. 31), le vagabondage, considéré comme asocial, se criminalise, tandis que se met en place une bureaucratiation des pauvres : il s'agit de classer, distinguer, lister, accorder des droits aux uns, obliger les autres. L'itinérance est crainte : sans attache supposée, le vagabond est contraint, enfermé, et doit être rééduqué. Les dépôts de mendicité se substituent aux hôpitaux généraux ; le critère du non-travail devient déterminant. Avec l'industrialisation, la norme de vie est celle du travail : l'oisif est stigmatisé, sauf s'il est riche ; le sans-travail doit à la fois se déplacer (pour chercher un emploi) et se trouver condamné pour errance. Les connaissances scientifiques (criminologie), médicales (hygiène publique) ou psychologiques appuient cette systématisation de la compréhension.

De tout temps, affirme A. Gueslin, l'errance a interpellé la société sédentaire. Pauvre ou non, elle a toujours intrigué. Elle permet ici de construire une chronique originale de l'« envers de la société sédentaire et dominante ». Si le monde de l'errance prend des

Historien des « sans voix », André Gueslin poursuit son œuvre par ce travail sur les men-

réalités multiformes depuis le Moyen Âge, « les vaincus de l'histoire » s'inscrivent dans une altérité avec leur habitus né de l'errance et de la domination, mais ils restent des hommes et femmes, avec leur humanité et avec leurs espoirs. Dans ce qui est davantage une réflexion historique qu'une enquête, l'auteur présente en treize chapitres quatre temps articulés autour de la question des passages d'une forme de mendicité à une autre et, en particulier, du passage entre le vagabondage de l'ancienne France et le monde contemporain des sans-logis.

Dans une perspective chrétienne, le premier temps commence par la célébration médiévale des errants et des pauvres. Le dépendant (*pauper*) est sous la protection d'un puissant qui procure la charité. Entre un quart et un cinquième de la population, estime l'auteur, est contraint de se déplacer pour sortir de la misère trop forte. Quand se pose la question de la survie, les populations migrent vers les villes ou les campagnes prospères. Pour résumer, l'Ancien Régime est marqué par cinq phases débouchant sur l'époque contemporaine. Avant le XIV<sup>e</sup> siècle, « le mendiant errant est perçu comme un intercesseur avec le royaume céleste. Normalement, il n'encourt aucune condamnation. » Entre le XIV<sup>e</sup> et le XVI<sup>e</sup> siècle, « sourd la répression : certaines peines et astreintes apparaissent ponctuellement ». Puis, au XVI<sup>e</sup> siècle, « sont créés les premiers travaux publics destinés à employer de force les sans-travail ». Le XVII<sup>e</sup> siècle voit apparaître « l'Hôpital général et donc l'enfermement des pauvres ». Enfin, avec le XVIII<sup>e</sup> siècle, « l'arsenal répressif à l'encontre des mendiants valides se diversifie » (p. 100). De la protection des nécessiteux qui rappellent le Christ, on passe à la stigmatisation et à la répression des pauvres vus comme porteurs de dangers.

La Révolution française clôt cette période. Le second temps s'étend de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle à la veille de la Grande Guerre. La mendicité et le vagabondage paraissent connaître leur apogée. Le mot-clé est l'industrialisation de la France, politique qui s'accompagne du souci de fixer les populations mobiles, de mettre les gens au travail (le travail est la valeur incontournable du capitalisme montant) et, plus généralement, de combattre l'oisiveté. Cependant, des voix humanitaires

dénoncent la misère sociale, comme Jean Richepin qui célèbre la route et les gueux.

Le troisième temps couvre la plus grande partie du XX<sup>e</sup> siècle, de la Grande Guerre jusqu'au seuil de la crise de 1973. Le phénomène du vagabondage tend à décliner alors que le pays se développe. Le clochard occupe la ville, le vagabondage rural s'éteint dans les années 1960, notamment du fait de la quasi-disparition des travaux saisonniers. Beaucoup croient à une sorte de darwinisme social qui aboutirait à la fin du phénomène, vaincu par l'amélioration des conditions de vie. La pénalisation des mendiants vagabonds n'est plus centrale dans l'appareil juridique.

A. Gueslin dégage enfin un dernier temps qui s'ouvre par la crise de 1973 : le vagabondage renaît sous une forme nouvelle, le phénomène SDF, dénomination hétérogène, où la norme du logement devient essentielle.

Soulignons d'emblée un point faible de cet ouvrage : le panorama s'appuie sur la lecture de travaux classiques, de Michel Mollat et Bronisław Geremek concernant le Moyen Âge notamment, où la bibliographie est fort abondante, et non sur des documents d'archives ou une étude de terrain ; souvent, les citations sont de seconde main. Reste un texte original, ambitieux, qui concerne une vaste période et aborde différents registres, romanesque, poétique, filmique, en rapport avec le thème.

Le livre, c'est là son mérite, est un effort de synthèse de travaux épars. Le lecteur ne trouvera pas de grandes nouveautés mais un résumé. L'autre versant étant qu'il reste sans doute quelque peu confus dans sa construction et, à certains moments, donne au lecteur le sentiment de lire des fiches de lecture qui se succéderaient. Sur le thème de la misère humaine, les formes de régulation du social, les modes de perception et de pensée ressortent. La punition de l'indigence reste vivante jusqu'à aujourd'hui (malgré le fait que, depuis mars 1994, le Code pénal ne punisse plus la mendicité et le vagabondage), comme le montrent par exemple les arrêtés municipaux anti-mendicité (à partir de 1993) et la pénalisation du soutien auxdits « sans-papiers » qui prennent figure de suspects. L'ouvrage offre une relecture de la société française globale perçue à partir du monde de l'errance. C'est un regard décentré, une vue

du bas qui est proposée; un grand brassage de multiples sources, d'où découle parfois un foisonnement brouillon autour de cette question latente : comment se maintient l'ordre en place d'une société ?

Nous passerons sur quelques imprécisions. La connaissance livresque oblige à une lecture particulière. Ainsi, lorsqu'il est dit que Xavier Emmanuelli évalue à 30 % le pourcentage de troubles mentaux dans la population SDF, qu'aux États-Unis la morbidité est estimée entre 75 et 80 % et que, selon Maryse Bresson, le taux devrait être de 16 à 33 %, il s'agit d'une lecture au second degré de chiffres qui sont des interprétations d'interprétation – il n'est pas dit que le psychiatre Henri Ey estimait que « le problème du clochard n'est pas psychiatrique dans son essence, et il serait proprement dérisoire de penser que les 'clochards' sont tous des malades, des névrosés, des psychopathes<sup>1</sup> ». Le problème de la maladie mentale des gens à la rue est, en effet, fort complexe car là où il y a souffrance, il n'y a pas nécessairement maladie<sup>2</sup>. Définir un pourcentage de malades mentaux parmi les gens à la rue supposerait une définition stable et précise d'une population dite SDF (or savoir qui est considéré comme tel constitue un enjeu politique, et la définition ne fait que donner l'état des rapports de force), une méthode d'enquête ethnopsychiatrique fiable (pour estimer la pathologie – et cela en fonction de quel manuel de psychiatrie ?), des volontaires compétents pour conduire les études d'ethnopsychiatrie sur le terrain, qui arriveraient à localiser les personnes concernées, à choisir un échantillon fondé et à entrer en contact avec les personnes sur un temps long. À ce jour, aucun travail d'envergure ne répond de façon méthodique à ces exigences premières.

Autre versant, le livre s'interroge sur les valeurs. Pas seulement celles des dominants ou de ceux qui regardent la misère, mais également celles des personnes qui la vivent. Nous sommes à la fois en position d'extériorité, étudiant la pitié, la compassion, la répression, et en position d'intériorité, nous interrogeant sur les sentiments des miséreux. Qu'en est-il de la « culture du pauvre » ? L'errance, c'est d'abord le manque (de soins, de vêtements,

d'aliments, de réseau social...). Concernant Oscar Lewis, l'auteur souligne qu'« on peut garder la thèse d'une subculture dérivée de la culture dominante, mais rejeter son caractère héréditaire » (p. 146); « il existe bien un imaginaire du mendiant vagabond tissé de petits espoirs » (p. 158), « l'aspiration à la liberté » (p. 160), « la quête de l'honneur » (p. 161). Autrement dit le « pauvre » ne se définit pas seulement par ses faiblesses (absence de logement, précarité, mœurs rudes), mais autant par son « habitus né de l'errance et de la domination » (p. 13), ainsi l'habitude de la solitude et le rejet des espaces cloisonnés. Le livre de Claude Grignon et Jean-Claude Passeron, *Le savant et le populaire*, non cité, aurait été bienvenu pour penser cette domination et ces valeurs particulières<sup>3</sup>. Ainsi, quand il est dit : « La culture de la rue dérive vraiment de la culture dominante » (p. 383), c'est à la fois exact et partiel. Les façons de manger et de vivre étant en même temps le revers d'habitudes dominantes et l'oubli de celles-ci, par une forme d'intelligence (le mot est utilisé en titre p. 165) adaptative.

La thèse du livre reprend-elle, avec de nouveaux outils, une partie des thèses de l'enquête TRA 3 000 familles<sup>4</sup> concernant le XIX<sup>e</sup> siècle ? Souvent sans attaches, les pauvres bougent. Une paysannerie stagnante d'exploitants agricoles coexiste avec des artisans ruraux, un prolétariat agricole, des groupes mobiles de pauvres, qui ne possèdent pas un lopin de terre. La société française du XIX<sup>e</sup> siècle est aussi marquée par la mobilité, c'est le mérite de ce livre de nous le rappeler.

PATRICK GABORIAU

1 - Henri EY, « Introduction », in A. VEXLIARD, *Le clochard*, Paris, Desclée de Brouwer, [1957] 1998, p. 74.

2 - Jean MAISONDIEU, *La fabrique des exclus*, Paris, Bayard, [1997] 2010.

3 - Claude GRIGNON et Jean-Claude PASSERON, *Le savant et le populaire. Misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*, Paris, Gallimard/Éd. du Seuil, 1989.

4 - Jacques DUPÂQUIER et Denis KESSLER (dir.), *La société française au XIX<sup>e</sup> siècle : tradition, transition, transformations*, Paris, Fayard, 1992.